



**HAL**  
open science

## Sur les chemins de la mémoire, réécritures et perception d'une histoire

Henri Amouric, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes

### ► To cite this version:

Henri Amouric, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes. Sur les chemins de la mémoire, réécritures et perception d'une histoire. VAYSSETTES, Jean-Louis; VALLAURI, Lucy. Montpellier, terre de faïences : Potiers et faïenciers entre Moyen Âge et XVIIIe siècle, Silvana Editoriale, pp.512-513, 2012, Archéologie de Montpellier Agglomération, 3, 978-88-366-2264-1. halshs-01386891

**HAL Id: halshs-01386891**

**<https://shs.hal.science/halshs-01386891>**

Submitted on 5 Sep 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# Montpellier

## Terre de faïences

Potiers et faïenciers  
entre Moyen Âge et xviii<sup>e</sup> siècle

# Sommaire

## Introductions

- 17 Montpellier, terre de faiences :  
des fouilles aux musées  
*Jérôme Farigoule, Lionel Pernet*
- 22 Montpellier à la lumière de l'archéologie  
*Olivier Ginouvez*
- 28 Cent cinquante ans d'érudition  
*Jean-Louis Vayssettes*

## Chapitre I

- 35 **Des céramiques et des hommes  
entre XIII<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles**
- 36 **I.I** Le vaisselier montpelliérain au Moyen Âge  
*Marie Leenhardt, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes*
- 62 **I.II** Les potiers de la fin du Moyen Âge  
*Jean-Louis Vayssettes*
- 67 **I.III** Les ateliers du Moyen Âge  
aux événements de 1562  
*Jean-Louis Vayssettes*
- 72 **I.IV** Un atelier hors la porte de la Blanquerie  
*Jean-Louis Vayssettes, Guergana Guionova, Lucy Vallauri*
- 99 **I.V** La langue et la plume des greffiers  
*Jean-Louis Vayssettes*

## Chapitre II

- 109 **Un goût de Renaissance**
- 110 **II-I** Le renouvellement des hommes,  
des formes et des couleurs  
*Jean-Louis Vayssettes*
- 113 **II-II** Pierre Estève et les vases peints  
*Jean-Louis Vayssettes*
- 128 **II-III** Des ateliers intra-muros  
*Jean-Louis Vayssettes*
- 134 **II-IV** Ollivier Père & fils à la Valfère  
*Jean-Louis Vayssettes*
- 136 **II-V** Des courses d'acanthes et des fonds bleus  
*Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes*

	<b>Chapitre III</b>			<b>Chapitre V</b>
161	<b>Le retour dans les faubourgs</b>		443	<b>Les ateliers satellites de la Manufacture</b>
162	<b>III</b> Le retour dans les faubourgs <i>Jean-Louis Vayssettes</i>		444	<b>V-I</b> Les « autres particuliers... qui font de la fayance » <i>Jean-Louis Vayssettes</i>
166	<b>III-I</b> L'atelier de Gervais puis de Pierre Favier <i>Jean-Louis Vayssettes, Olivier Ginouvez, Jacques Thiriot, Marie Leenhardt, Lucy Vallauri</i>		445	<b>V-II</b> L'atelier Favier après les Favier <i>Jean-Louis Vayssettes, Olivier Ginouvez, Jacques Thiriot, Marie Leenhardt, Lucy Vallauri</i>
224	<b>III-II</b> Une grotte dépotoir au Pila-Saint-Gély <i>Jean-Louis Vayssettes, Marie Leenhardt, Lucy Vallauri</i>		458	<b>V-III</b> La fin de l'atelier Boissier <i>Jean-Louis Vayssettes, Marie Leenhardt, Lucy Vallauri</i>
250	<b>III-III</b> Les Boissier au Pila-Saint-Gély <i>Jean-Louis Vayssettes, Olivier Ginouvez, Jacques Thiriot, Marie Leenhardt, Lucy Vallauri</i>		472	<b>V-IV</b> L'atelier de François Colondres dans l'enclos du Saint-Esprit <i>Jean-Louis Vayssettes, Olivier Ginouvez, Jacques Thiriot, Guergana Guionova, Lucy Vallauri</i>
301	<b>III-IV</b> Les collections revisitées <i>Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes</i>		493	<b>V-V</b> Bourcier, un Nivernais au faubourg Saint-Jaume <i>Jean-Louis Vayssettes</i>
322	<b>III-V</b> Les ateliers du Courreau <i>Jean-Louis Vayssettes</i>		494	<b>V-VI</b> Une faïencerie au cours des Casernes <i>Jean-Louis Vayssettes</i>
	<b>Chapitre IV</b>			<b>Chapitre VI</b>
337	<b>La Manufacture royale et les autres</b>		497	<b>La dispersion et le retour</b> <i>Jean-Louis Vayssettes</i>
338	<b>IV-I</b> De la fabrique à la Manufacture royale <i>Jean-Louis Vayssettes</i>		498	<b>VI-I</b> Le déclin et la concurrence étrangère
342	<b>IV-II</b> Le goût montpelliérain à la fin du règne du Roi Soleil <i>Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes</i>		500	<b>VI-II</b> L'impossible retour au « pays natal »
388	<b>IV-III</b> L'esprit des Flandres <i>Henri Amouric, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes</i>		503	<b>VI-III</b> Des vases fleuris bleus à la polychromie
410	<b>IV-IV</b> La fin de la Manufacture royale <i>Jean-Louis Vayssettes</i>		506	<b>VI-IV</b> Le renouveau de la faïence au XX <sup>e</sup> siècle : de l'erreur historique à la production rêvée
412	<b>IV-V</b> L'approvisionnement de la Manufacture en matières premières <i>Jean-Louis Vayssettes</i>			<b>CONCLUSION</b>
415	<b>IV-VI</b> La commercialisation des faïences <i>Jean-Louis Vayssettes</i>		512	<b>Sur les chemins de la mémoire, réécritures et perception d'une histoire</b> <i>Henri Amouric, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes</i>
417	<b>IV-VII</b> Les vestiges de la Manufacture <i>Jacques Thiriot, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes</i>			<b>Annexes</b>
426	<b>IV-VIII</b> À la mode de Berain <i>Jean-Louis Vayssettes, Lucy Vallauri</i>		514	<b>L'APPORT DE L'ARCHÉOMÉTRIE</b>
			516	Les analyses géochimiques des pâtes <i>Yona Waksman, Valérie Merle-Thirion</i>
			524	Liste des pièces de collections exposées
			533	Glossaire
			535	Bibliographie
			545	Index

## CONCLUSION

# Sur les chemins de la mémoire, réécritures et perception d'une histoire

(HA, LV, JLV)

L'histoire qui vient d'être ici contée, dans toute son épaisseur, est le fruit hybridé du fortuit et d'une enquête mémorielle opiniâtre.

Les hasards sont ceux des découvertes de l'archéologie préventive, dont le profit fut d'autant plus exceptionnel qu'elle fut au préalable guidée et servie par les mémoires érudites d'amoureux de la faïence – antiquaires et amateurs au meilleur sens du terme – et par une enquête historique visant à l'exhaustivité.

Les archéologues purent ainsi, dès les premières découvertes, s'appuyer sur les travaux de Jean Thuile dont l'immense mérite est d'avoir, dans ses rares moments de loisir, bâti une œuvre considérable fourmillant d'intuitions géniales et aujourd'hui vérifiées, couronnée au Musée Fabre déjà par l'exposition de 1962.

Mais pour fouillées qu'aient été ses recherches admirables dans les sources écrites, elles n'en furent pas moins incomplètes et la question de la poterie commune traitée de façon subsidiaire à celle qui taraudait et taraude encore sans doute le plus grand nombre, celle de la faïence, porteuse in fine de tous les fantasmes d'une société qui prise l'« antiquité » des arts décoratifs Renaissance ou « Ancien Régime ».

Il n'est qu'à penser aux débats sans fins sur les mystères Syjalon ou Pierre Estève pour mesurer la fascination qu'ils exercent encore. C'est là sans doute une très pertinente illustration de l'adage ancien qui veut que ce ne soit pas vraiment la réalité qui importe, mais bien la perception qu'on en a. Par réalité il faut entendre ici celle très palpable maintenant grâce aux dépouillements en grandes séries des archives montpelliéraines et par l'analyse d'immenses quantités de rejets d'ateliers de la masse des simples potiers à terre qui ont dominé l'ensemble d'une production commune entre Moyen Âge et fin de l'Époque Moderne. Le paradoxe n'est pas neuf, il n'en est pas moins tenace. Le titre même de cet ouvrage et des expositions qu'il accompagne l'entretient. Les archives du sol, les sources écrites, les analyses pétrographiques et chimiques ont permis de décrire et d'attribuer à l'une

ou l'autre des productions des théories de vases, pots, écuelles et autres formes du quotidien le plus prosaïque, mais c'est le modeste pourcentage de vraie faïence très décorée qui retient l'attention. Les fabriques ont pourtant sans doute réalisé l'essentiel de leur chiffre d'affaire avec des orjols, des godets de noria et des pots de chambre qu'avec de la platerie armoriée, des vases de montre, des pots canons ou des chevrettes d'apothicaire.

Il est vrai, néanmoins que cette histoire-là est diablement excitante, avec ses premières faïences à l'émail bleu vert hérité de l'Espagne, ses variations sur les thèmes de la majolique Renaissance, la diversité de ses bleus et blancs oscillant entre la simplicité de certains produits de Boissier et la sophistication parfois grande de Jacques Ollivier. Cette histoire des objets d'art est aussi fascinante en ce qu'elle met en scène des hommes aux destins singuliers et gyrovagues qui croisèrent parfois sur leur chemin quelques grands de ce monde. Mais pour un vénitien itinérant qui enseigna des couleurs mystérieuses et forcément précieuses, combien y eut-il d'enfants des rustiques contrées languedociennes qui apprirent les arts complexes du dessin et de la peinture ?

Faut-il battre notre coulpe, parce qu'en fin de compte nous minorons inconsciemment l'importance de ce que dix ans de recherche ont révélé ?

Qu'avons-nous capitalisé ? une cartographie précise des ateliers sur une séquence de sept siècles de durée, des typologies sûres, quantifiées et périodisées – pour chacune de ces fabriques – une évolution générale des techniques, qu'il s'agisse du façonnage au tour ou au moule, des revêtements à l'alquifoux et à l'étain, des décors incisés ou imprimés, colorés ou jaspés à l'engobe, peints sur émail stannifère en polychromie puis en brun et bleu puis en bleu seul, ainsi que des techniques de cuisson. Mais l'essentiel est peut-être dans la connaissance que nous avons maintenant de la société des artisans montpelliérains, avec ses tradi-

tions, son endogamie prégnante, son archaïsme parfois – à en juger par l'incroyable pérennité de certaines formes d'usage quotidien – mais aussi un brassage marginal qui n'a concerné que bien peu d'individus accueillis ou frottés à d'autres écoles, mais source apparemment de la plupart des nouveautés que l'analyse des artefacts et des textes a permis de constater.

Resterait, pour faire œuvre complète d'historien, à établir la part de cette économie des artisanats de la terre dans celle de la capitale du Languedoc d'Ancien Régime, minime probablement, et celle du rayonnement économique et artistique, pour reprendre une terminologie ancienne, de ses fabriques.

Des ventes répétées d'apothicaireries dans une aire somme toute étendue témoignent assurément pour le XVII<sup>e</sup> siècle de ce que l'on qualifierait aujourd'hui de fort « positionnement » sur un segment de consommation particulier ; cela ne signifie pas pour autant que Montpellier était armée pour la commercialisation de masse à moyenne ou longue distance, si l'on en juge par son incapacité à affronter la concurrence italienne, cruellement ressentie et dénoncée ou celle de Moustiers, qui sut, elle, constituer un immense réseau de distribution.

A contrario, sur le terrain de l'art la faïence montpelliéraine tient sa revanche, hélas posthume. Que l'on songe en particulier à l'extraordinaire floraison des

carreaux de cheminée dont le répertoire s'enrichit chaque jour de nouvelles découvertes savoureuses, que l'on songe aussi à la platerie, aux fontaines et autres formes recherchées aux décors mêlant représentations teintées de naturalisme et architectures plus conventionnelles, dans une synthèse que nous qualifierons de languedocienne, bien représentée dans la production de la Manufacture royale.

Cet état de l'art, qui synthétise dix ans de recherches enrichies des travaux des érudits du siècle dernier, donne une image sans doute assez exacte de la réalité ; sa perception n'en est pas moins, répétons-le, faussée par la charge fantasmagique attachée à la « faïence artistique » qui fait l'objet d'une valorisation historiquement excessive au regard de l'ensemble des fabrications montpelliéraines et plus largement languedociennes, sans même évoquer ici les manufactures concurrentes d'autres provinces.

L'art, la part du rêve, car nous tairons les considérations mercantiles de certains, y trouvent indubitablement leur compte. Qu'il nous soit permis de proposer à la collectivité de prolonger ce songe en travaillant à mettre au jour ce qui reste accessible de la mémoire enfouie de Montpellier, qu'il s'agisse des cavités non explorées du Pila-Saint-Gély ou des jardins de la Manufacture royale où gisent dans l'oubli de dépotoirs plébéiens réchauds, bassins de lit, bénitiers et plats ornés de ferronneries et d'amours...